

Philip Roth à la plage

- Cécile Guilbert,
- le 13/06/2018 à 06:00
- Modifié le 13/06/2018 à 08:00

Ayant entrepris de relire les premiers romans de Philip Roth suite à sa disparition et pour mieux me souvenir du formidable romancier qu'il a été, je pensais vous entretenir aujourd'hui de deux paradoxes qui m'ont frappée. D'abord entre l'unanimité de l'hommage planétaire rendu à son génie et le fait que ce dernier n'aurait pu éclore en raison même de la propension désormais planétairement unanime et ultra-susceptible des « minorités » – leur inépuisable capacité d'indignation, leur socialité réseautée omnipotente – qui, transposée dans les années 1960, aurait inmanquablement conduit au lynchage immédiat et « dans l'œuf » si je puis dire, du jeune auteur juif américain de Newark. Ensuite, entre le fait, sans doute propre à l'idolâtrie américaine pour le succès et la culture de la célébrité, que la puissance subversive, satirique, dérangeante de son œuvre ne l'ait pas le moins du monde empêché, depuis ses débuts et durant toute son existence, de recueillir bourses, prix littéraires et honneurs à foison.

Mais voilà, nous sommes lundi, jour où je dois rendre ma chronique afin qu'elle paraisse le mercredi et je ne suis pas à Paris pour l'écrire. À bout de forces, j'ai pris en effet quelques jours de repos et c'est aujourd'hui, hélas, mon dernier jour de *farniente*. Alors que pas un nuage ne vient obscurcir le cercle brillant du soleil, qu'une brise parfaite ourle la mer d'une température divine et que les criques et les rochers d'où plonger dans les flots turquoise sont si déserts en juin qu'on se croirait au début de la Création, je ne vous cache pas que l'idée de devoir m'enfermer plusieurs heures afin d'écrire cette chronique vient contrarier mon humeur idéale. Quant à celle de devoir me replonger, plutôt qu'en mer, dans l'océan de pattes de mouches de La Pléiade pour trouver les citations pertinentes de Roth (que ma paresse m'a pour une fois empêchée de souligner) et relire les notices imprimées en corps 8 précisant les conditions de la réception de ses romans afin de synthétiser le tout dans une réflexion portant sur la critique sociale contemporaine, rien que cette perspective me donne la migraine.

Oh, bien sûr, j'avais anticipé le coup avant de partir, ne révélant rien de ma destination mais laissant entendre au rédacteur en chef de votre journal préféré que j'ignorais si je trouverais là-bas du wi-fi ; que certes, j'emportais mon ordinateur pour honorer mes obligations mais, sait-on jamais, une panne d'informatique ou de connexion est si vite arrivée... Rigolard, il m'avait répondu qu'il attendait mon texte de pied ferme à la date prévue et que je trouverais bien, le cas échéant, un pigeon voyageur ! Quelle idiote ! Pourquoi n'avoir pas dit que je partais au fin fond de l'Amazonie ? En pirogue sur le fleuve Congo ? En randonnée à travers le désert de Gobi ?

Las, après avoir bousillé presque toute ma semaine de plage et de siestes à essayer de trouver un sujet de chronique pour la semaine suivante au lieu de me délecter tranquillement des proses rothiennes et n'ayant d'ailleurs rien trouvé d'autre à me mettre sous la dent que précisément cette foutue Pléiade de Roth qu'il me faudrait parcourir en diagonale pour bien faire, je suis au pied du mur en ce fatal lundi où je viens d'ailleurs de gâcher mon petit déjeuner en terrasse face à la Grande Bleue en me demandant ce que je pourrais bien inventer pour ne pas rendre ma chronique. Envoyer un mail pour confirmer que je n'ai pas de

connexion ? Stupide. La même chose par sms ? Trop lâche. Téléphoner d'un poste fixe où je prétendrais être parvenue à dos d'âne pour dire la même chose ou que mon ordinateur est en rade ? J'ai peur que *La Croix*, un peu « old school » sur les bords, me réponde « *qu'à cela ne tienne, écrivez-la à la main et lisez-la nous au téléphone, nous la prendrons en sténo !* » (réflexion qui, soit dit en passant, prouve que j'ai trop abusé de Roth...) Ne reste plus que la perspective de faire la morte : n'envoyer aucun signal et laisser sans réponse les messages inquiets que Jean-Christophe Ploquin ne manquera pas de m'envoyer dès ce soir ou au plus tard mardi matin, cruauté dont je me sens, à la réflexion, incapable.

Alors voilà où j'en suis mes amis : à m'auto-torturer devant un ordinateur qui fonctionne merveilleusement, dans une pièce fraîche dotée du système wi-fi le plus performant et ouvrant sur une terrasse ensoleillée d'où j'aperçois des flots bleu marine scintiller dans la lumière nietzschéenne du « Grand Midi ». Masochiste et narcissique : du vrai Roth !